

Pierre Larcher

Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, France

Dérivation morphologique et surdérivation sémantique dans le lexique de l'arabe classique: l'exemple de la forme VII *infa'ala*

Abstract

For the Arab grammarians, the form VII *infa'ala*, always intransitive, normally correlates (*muṭāwi'*) with the transitive Form I *fa'ala-hu* and exceptionally with the transitive form IV *'af'ala-hu* (e.g. *ingālaqa* to be bolted, from *'aḡlaqa* to bolt). This phenomenon, which I call “semantic surderivation” is neither exceptional nor limited to the form VII. It can result from a paradigmatic gap or be “forced” by the syntax. Historically, “semantic surderivation” can be the trace of an evolution of the verbal system. But sociolinguistically, it can also result from the contact between Classical and non-Classical varieties of Arabic.

Keywords

Classical Arabic, Lexicology, Morphology, Derivation, Surderivation, Verbal System, Verbal Measures.

Résumé

Pour les grammairiens arabes, la forme VII *infa'ala* intransitive est normalement le corrélat résultatif (*muṭāwi'*) de la forme I transitive et exceptionnellement de la forme IV *'af'ala* (e.g. *'aḡlaqa* «fermer» / *ingālaqa* «se fermer, être fermé»). Ce phénomène, que nous appelons «surdérivation sémantique», n'est ni exceptionnel, ni limité à la forme VII. Il peut résulter d'une lacune paradigmatique ou être «forcé» par la syntaxe. Historiquement, la «surdérivation sémantique» peut être la trace en synchronie d'une évolution du système verbal en diachronie. Mais, sociolinguistiquement, elle peut aussi résulter de la situation de contact entre variétés classique et non-classiques de l'arabe.

Mots-clés

Arabe classique, lexicologie, morphologie, dérivation, surdérivation, système verbal, formes dérivées.

1. Introduction

Dans le *Mufaṣṣal* (p. 281), Zamaḥṣarī (m. 538/1144), après avoir posé que «*infa‘ala* ne peut être que le corrélat résultatif de *fa‘ala*, ainsi *kasartuhu fa-nkasara* [«je l’ai cassé et il s’est trouvé cassé»] et *ḥaṭamtuhu fa-nḥaṭama* [«je l’ai brisé et il s’est trouvé brisé»]» (*infa‘ala lā yakūnu ‘illā muṭāwi‘ fa‘ala kaqawlika kassartuhu fa-nkasara wa-ḥaṭamtuhu fa-nḥaṭama*), ajoute, ce que ne font ni Sībawayhi (m. 179/795?), ni Mubarrad (m. 286/900), ni Ibn al-Sarrāġ (m. 316/929) avant lui:

sauf exceptions telles que *‘aḡamtuhu fa-nḡaḡama* [«je l’ai lancé et il s’est trouvé lancé»]¹, *‘aġlaqtuhu fa-nġalaqa* [«je l’ai fermé et il s’est trouvé fermé»], *‘asfaqtuhu fa-nfasaqa* [«je l’ai refermé et il s’est trouvé refermé»] et *‘az‘aġtuhu fa-nza‘aġa* [«je l’ai troublé et il s’est trouvé troublé»] (*‘illā mā šaḏḏa min qawlihim ‘aḡamtuhu fa-nḡaḡama wa-‘aġlaqtuhu fa-nġalaqa wa-‘asfaqtuhu fa-nsafafa wa-‘az‘aġtuhu fa-nza‘aġa*).

Autrement dit, la forme VII, intransitive, est «normalement» dans la relation sémantique de *muṭāwa‘a* avec la forme I, transitive, dont elle est, sur le plan morphologique, une forme augmentée, comme l’indique explicitement Ibn Ya‘īṣ (m. 643/1246) dans son commentaire du *Mufaṣṣal* (VII, 159): «[*infa‘ala*] a pour base le [verbe] trilitère: l’augmentation lui est préfixée» (*‘aṣluhu al-ṭalāṭa tumma tadḥulu ‘alayhi min ‘awwalihī*). Mais elle peut être aussi, «exceptionnellement», dans la même relation sémantique avec la forme IV, sur laquelle elle n’est pourtant pas morphologiquement formée, IV étant elle-même une forme augmentée de la I, par préfixation de [’].

L’objet du présent article est de montrer que ce phénomène n’est nullement exceptionnel et ne se limite pas à la forme VII. Dans une première partie, relevant de l’histoire de la linguistique, je ferai la synthèse des observations, éparses et incidentes, que l’on trouve chez les grammairiens arabes et arabisants. Dans une seconde partie, relevant de la linguistique, je proposerai une généralisation et tenterai de faire la «théorie» de ce phénomène.

2. Les grammairiens arabes et la forme VII

2.1. Avant Zamaḥṣarī

D’une certaine manière, Zamaḥṣarī ne fait qu’aller dans le même sens, mais en ce sens plus loin, que Sībawayhi. Dans le *Kitāb* (IV, 76–78), celui-ci consacre un bref chapitre à «ce en quoi *fa‘altuhu* n’est pas possible» (*hādā bāb*

¹ *Lisān al-‘Arab* (III, 26) d’Ibn Manzūr (m. 711/1311) emploie cette corrélation dans un seul sens: *‘aḡama farasahu al-nahra fa-nḡaḡama* «il a lancé son cheval dans le fleuve et il [y] a été lancé».

mā lā yağūzu fīhi fa'altuhu), c'est-à-dire au verbe intransitif. «Il s'agit, écrit-il, de formes qui sont constituées, sans qu'elles fassent passer le sujet du verbe [sur un objet]: de même que *fa'altu* peut être intransitif, il en va de même de ces formes augmentées» (*'innamā hiya 'abniya buniyat lā tu 'addī al-fā'ila kamā 'anna fa'altu lā yata 'addā 'ilā maf'ūl fa-kadālika hādīhi al-'abniya allatī fīhā al-zawā'id*). Il ajoute:

et en relève *infa'altu*, car on ne trouve pas dans le discours **infa'altuhu*, par exemple: *inṭalaqtu* [«je suis parti»], *inkamaštu* [«je me suis contracté»]², *inḡaradtu* [«je me suis dépouillé»] et *insalaltu* [«je me suis glissé»]³: c'est un lieu où peut s'employer *infa'altu*, sans qu'il soit le corrélat résultatif de *fa'altu*, comme *kasartuhu fa-nkasara*. On ne dit pas s'agissant de ce verbe: **ṭalaqtuhu fa-nṭalaqa*, mais il est dans la même situation que *ḡahaba* et *maḡā* [«partir»] comme *iftaqara* [«être dans le besoin»] par rapport à *ḡa'ufa* [«être faible»]. Mais quel que soit celui de ces deux sens que l'on vise, on ne trouve jamais **infa'altuhu* (*fa-min ḡālika infa'altu laysa fī al-kalām *infa'altuhu naḡwa inṭalaqtu wa-inkamaštu wa-inḡaradtu wa-insalaltu wa-hāḡā mawḡī' qad yusta'mal fīhi infa'altu wa-laysa mimmā ṭāwa'a fa'altu naḡw kasartuhu fa-nkasara wa-lā yaḡūlūna fī ḡā ṭalaqtuhu fa-inṭalaqa wa-lākinnaḡu bi-manzilāt ḡahaba wa-maḡā kamā 'anna iftaqara bi-manzilāt ḡa'ufa wa-'ayya al-ma'nayni 'anayta fa-'inna-hu lā yaḡī' fīhi infa'altuhu*).

Autrement dit, pour Sībawayhi, si, sur le plan syntaxique, le verbe *infa'ala* est toujours intransitif, il n'en cache pas moins, sur les plans morphologique et sémantique, deux classes: l'une où il peut être mis en relation avec un verbe de base transitif, VII étant alors le corrélat résultatif de I, et l'autre où il ne peut être mis en relation avec un tel verbe et, partant, fonctionne de manière autonome. L'exemple de *inṭalaqa*, ayant la même distribution que *ḡahaba* et *maḡā*, fait écho à une précédente remarque de Sībawayhi au chapitre qu'il consacre aux formes *infa'ala* et *ifta'ala* (*hāḡā bāb mā ṭāwa'a allaḡī fī'luhu 'alā fa'ala* «sur le corrélat du verbe de forme *fa'ala*», IV, 65–67). Après avoir établi que celles-ci sont les corrélatifs résultatifs de *fa'ala*, il n'en ajoute pas moins que:

quelquefois, on se passe de *infa'ala*, qui n'est pas employé, ainsi quand on dit *ṭaradtuḡu fa-ḡahaba* [«je l'ai chassé et il est parti»]. On ne dit pas **fa-nṭarada ni *fa-ṭarada*. C'est-à-dire: on se dispense de l'exprimer, en exprimant un autre

² En arabe moderne le nom d'action *inkimāš* est employé dans le sens de «déflation», par opposition à *taḡaḡḡum* («inflation»).

³ Dans le lexique de l'arabe classique *insalla* est employé dans le sens de «s'esquiver», dans celui de l'arabe moderne plutôt dans celui de «s'infiltrer». On n'en fera pas pour autant un «énantiosème» (*didd*)! Ce qu'il y a de commun entre *s'esquiver* et *s'infiltrer*, c'est le caractère furtif du glissement. Le reste dépend de la syntaxe: on se glisse aussi bien hors d'un endroit que dans un endroit.

[verbe] que lui, mais qui a le même sens (*rubbamā ustūgniya 'an infa'ala fī hādā al-bāb fa-lam yusta'mal wa-dālika qawluhum taradtuhu fa-dāhaba wa-lā yaqūlūna fa-nṭarada wa-lā fa-tṭarada ya'nī 'annahum istaḡnaw 'an lafzihi bi-lafz gayrihi 'id kāna fī ma'nāhu*).

Autrement dit, de la même façon que certains *infa'ala* ne sont pas les correspondants d'un *fa'ala* transitif, des verbes de base transitifs n'ont pas de correspondant en *infa'ala*.

Par la brèche ainsi ouverte par Sībawayhi s'engouffre Mubarrad, qui, dans le *Muqtaḍab* (I, 76) écrit:

yanfa'il peut être de deux types. L'un des deux est qu'il existe pour ce qui réagit à l'agent [du verbe de base]. Cela consiste en ce que l'agent [du verbe de base] désire cela et parvienne, de sa part, à sa fin, ainsi quand tu dis *kasartuhu fa-nkasara* et *qaṭa'tuhu fa-nqaṭa'a* [«je l'ai coupé et il s'est trouvé coupé»]. Mais il peut être, pour l'agent, avec les augments, un acte, au sens propre, ainsi ton expression de *inṭalaqa 'Abdu llāhi*, sans être formé sur *fa'altuhu* (*wa-yanfa'ilu yakūnu 'alā darbayni fa-'ahaduhumā 'an yakūna limā tāwa'a al-fā'il wa-huwa 'an yarūmahu al-fā'ilu fa-yabluḡa minhu hāḡatahu wa-dālika qawluka kasartuhu fa-nkasara wa-qaṭa'tuhu fa-nqaṭa'a wa-yakūnu li-l-fā'il bi-l-zawā'id fī lan 'alā l-ḡaḡāḡa naḡw qawluka inṭalaqa 'Abdu llāhi wa-laysa 'alā fa'altuhu*).

Autrement dit, Mubarrad pose deux *infa'ala*: l'un de sens «passif» et l'autre de sens «actif», selon qu'il correspond ou non à un verbe de base transitif. Postérieurement à Mubarrad, Ibn al-Sarrāḡ ne s'intéresse à la chose ni dans le *Mūḡaz* ni même dans le *'Uṣūl*. Dans ce contexte, on voit tout de suite que l'intervention de Zamaḡṣarī consiste à réunifier la description de *infa'ala*: pour Zamaḡṣarī, *infa'ala* est partout le *muṭāwi'* d'un autre, qui est «normalement» le verbe de base, mais qui peut être aussi le verbe IV. On n'en notera pas moins que 350 ans séparent Zamaḡṣarī de Sībawayhi: que l'un pose une relation que l'autre ne pose pas peut aussi signifier que la langue est d'autant mieux pensée qu'elle est moins vécue.

2.2. Après Zamaḡṣarī

Certes, Zamaḡṣarī ne parle pas de *inṭalaqa*. Mais Ibn Ya'īs aborde la question. Dans son commentaire du *Mufaṣṣal* (VII, 159), dont le texte, ici, est d'ailleurs identique à celui du *Šarḡ al-Mulūkī fī al-taṣrīf* (p. 79–80), il commence par poser ce qui pour lui est la norme: c'est-à-dire un *infa'ala*, *muṭāwi'*, toujours intransitif, et ayant pour base le verbe trilitère, sur lequel il est formé par préfixation de l'augment et qu'il exemplifie par *qaṭa'tu-hu fa-inqaṭa'a*, *šaraḡtuhu fa-inšaraḡa* («je l'ai dilaté et il s'est trouvé dilaté»), *ḡasartuhu fa-inḡasara* («je l'ai découvert et il s'est trouvé découvert»). Il passe

ensuite aux situations «anormales», à un titre ou à un autre. Tout d'abord le fait que l'on puisse avoir un verbe d'action transitif sans pour autant avoir le verbe *muṭāwi* ' *infa* 'ala, situation exemplifiée par *ṭaradtuhu* auquel ne correspond pas **inṭarada*. Ensuite et, inversement, le fait qu'on puisse avoir *infa* 'ala, sans avoir le verbe I, écrivant (*Šarḥ al-Mufaṣṣal*, VII, 159):

S'agissant de *inṭalaqa*, on n'emploie pas le verbe dont il est le corrélat résultatif et il en va de même de 'az 'aḡtuhu *fa-nza* 'aḡa et 'aḡlaqtu *l-bāba fa-nḡalaqa*: c'est comme si l'on avait fait de *infa* 'ala le corrélat résultatif de 'af'ala. Et, en relève le vers *lā yadī fī ḥamīti l-sakani tандаһилу* [«ce n'est pas ma main qui dans le cocon du logis s'introduira»], où le verbe intervient sur le modèle de 'adḥaltuhu *fa-ndaḥala*, mais c'est exceptionnel (*fa*- 'ammā *inṭalaqa fa*- 'innahu *lam yusta* 'mal fī 'luhu *allaḡī huwa muṭāwi* 'uhu *wa-miṭluhu* 'az 'aḡtuhu *fa-inza* 'aḡa *wa*- 'aḡlaqtu *al-bāba fa-inḡalaqa ka*- 'annahum *tāwa* 'ū *bihi* 'af'ala *wa-minhu qawluhu wa-lā yadī fī ḥamīti l-sakani tандаһилу ḡā* 'a *bihi* 'alā 'adḥaltuhu *fa-indaḥala wa-hāḡdā šāḡd*).

Autrement dit, Ibn Ya'īṣ tire explicitement la conclusion seulement implicite chez Zamaḥṣārī, à savoir que *infa* 'ala est toujours le *muṭāwi* ' d'un verbe transitif, soit I, soit, à défaut, IV. Les quatre exemples donnés par Ibn Ya'īṣ montrent d'ailleurs que la condition de transitivité est plus importante que l'existence même d'un verbe I. Si tous renvoient au verbe IV, pour les deuxième et troisième le verbe I n'est pas employé, du moins en arabe classique, tandis que pour le premier il est employé de manière intransitive et pour le quatrième employé soit de manière intransitive, soit de manière transitive, mais dans un sens qui ne peut expliquer le VII *infa* 'ala (cf. *infra* 3.4). Cela veut dire que la relation IV/VII peut ne pas être l'effet d'une simple lacune paradigmatique. Ibn Ya'īṣ s'avise d'ailleurs de cette contrainte, puisqu'il ajoute aussitôt: «*fa* 'ala, dont *infa* 'ala est le corrélat résultatif, ne peut être que transitif» (*wa-lā yakūnu fa* 'ala *allaḡī infa* 'ala *muṭāwi* ' *lahu* 'illā *muta* 'addiyan), ajoutant toutefois (*Šarḥ al-Mufaṣṣal*, VII, 159–160):

quant au dire du poète⁴ *kam manzilin lawlāya ṭiḥta kamā hawā / bi*- 'aḡrāmihi *min qullati l-nīqi munhawī* [«que de campements où, n'eussé-je été là, tu te fusses perdu, comme tombe, de tout son poids, du sommet de la montagne, celui qu'on précipite»] il a été employé par celui-ci, de *hawā-yahwī*, qui est intransitif, comme on voit, par nécessité poétique, bien que ce vers soit tiré d'un poème affecté d'une certaine confusion (*fa*- 'ammā *qawl al-šā* 'ir *wa-kam manzilin law lāya ṭiḥta kamā hawā/bi*- 'aḡrāmihi *min qullati l-nīqi munhawī*

⁴ Il s'agit de Yazīd b. al-Ḥakam b. 'Abī al-'Āṣ al-Ṭaqafī, selon l'éditeur qui ne donne pas d'information supplémentaire.

fa-'innahu ista'malahu min hawa-yahwī wa-huwa ġayr muta'addin kamā tarā darūra ma'a 'anna hādā l-bayt min qašida waqa'a fihā idtirāb).

La description unitaire de *infa'ala* n'est pas la seule innovation de Zamaḥṣarī. Il note également que «[*infa'ala*] ne peut apparaître que quand il y a une opération, ayant un effet, et c'est pourquoi dire *in'adama* est une faute, mais on a dit *qultuhu fa-inqāla* parce que le sujet parlant s'emploie à mouvoir sa langue» (*wa-lā yaqa'u 'illā ḥaytu yakūnu 'ilāġ wa-ta'ūr wa-li-hādā kāna qawluhum in'adama ḥaṭa' wa-qālū qultuhu fa-inqāla li-'anna al-qā'il ya'malu fī taḥrīk lisānihi*). Ibn Ya'īs répète Zamaḥṣarī à une nuance près: «c'est pourquoi, écrit-il, on a considéré comme faible *in'adama al-šay'*» (*li-dālika ustuḍ'ifa in'adama al-šay'*).

Après Zamaḥṣarī/Ibn Ya'īs, les principaux grammairiens traitant des formes verbales s'étendent tous, plus ou moins longuement, sur *infa'ala* et signalent tous, explicitement ou implicitement, qu'il peut être le corrélat résultatif non de I, mais de IV.

Ibn 'Uṣfūr (m. 670/1271), dans le *Mumtī'* (I, 189–192), croise les deux discours grammaticaux (celui des Anciens et celui des Modernes), aboutissant ainsi à «deux types de *muṭāwa'a*» (*wa-l-muṭāwa'a fihā bi-waġḥayni*):

ou bien on veut de l'objet quelque chose que l'on obtient, par le fait qu'il fait ce que l'on veut, s'il fait partie de ce qui peut agir ou bien l'objet s'assimile à la situation d'un agent, pouvant agir, même si, en réalité, l'acte n'est pas possible venant de lui (*'immā 'an turīda min al-šay' 'amran mā fa-tabluġahu bi-'an yaf'ala mā turīdu 'in kāna mimmā yašihḥu minhu al-fi'l wa-'immā 'an yašira 'ilā miṭl ḥāl al-fā'il alladī yašihḥu minhu al-fi'l wa-'in kāna lā yašihḥu minhu al-fi'l*).

Le premier cas est exemplifié par *'aṭlaqtuhu fa-inṭalaqa* [«je l'ai fait partir et il s'est trouvé partir»] et *šaraftuhu fa-inšarafa* [«je l'ai éloigné et il s'est éloigné»]. Le second par *kasartu al-ḥubba fa-inkasara* [«j'ai cassé la jarre et elle s'est trouvée cassée»] et *qaṭa'tu al-ḥabla fa-inqaṭa'a* [«j'ai coupé la corde et elle s'est trouvée coupée»]. Relève de ce cas également le *tandaḥīl* du vers déjà cité, dont Ibn 'Uṣfūr dit qu'il est le *muṭāwi'* de *'adhaltuhu* «parce que la main n'est pas agissante: elle est seulement un instrument par quoi on agit» (*li-'anna al-yad lā takūnu fā'ila 'innamā hiya 'āla yuf'alu bihā*). On pourrait résumer cette conception d'une formule: s'il fait, c'est qu'on lui fait faire...

Tout en recoupant la distinction faite par Sībawayhi et Mubarrad entre *infa'ala muṭāwi'* de I et de sens passif et *infa'ala* autonome et de sens actif, elle ne coïncide pas avec elle, *infa'ala* étant partout le *muṭāwi'* d'un verbe et la *muṭāwa'a* étant partout comprise comme une réaction, soit effective, soit fictive («comme si»). Et elle ne coïncide pas non plus avec la distinction entre

infa'ala normalement *muṭāwi* de I et exceptionnellement de IV, puisqu'on trouve des *infa'ala muṭāwi* soit de I, soit de IV dans les deux classes. Ibn 'Uṣfūr fait mieux encore en réduisant l'exception signalée par Ibn Ya'īṣ, à propos de *inhawā*, et à laquelle il ajoute *ingawā* extrait du même poème (*Mumti* I, 192):

il est possible, selon moi, que *munḡawin* et *munhawin* soient les corrélats résultatifs de *'aḡwaytuhu* et de *'ahwaytuhu*: il en va donc comme de *'adhaltuhu fa-indaḡala* et *'aṭlaqtuhu fa-inṭalaqa* et ces deux [verbes], de la sorte, ne sont pas des exceptions (*wa-yaḡūzu 'indī 'an yakūna munḡawin wa-munhawin muṭāwa'ayn li-'aḡwaytuhu wa-'ahwaytuhu fa-yakūnu miṭl 'adhaltuhu fa-indaḡala wa-'aṭlaqtuhu fa-inṭalaqa wa-lā yakūnāni 'alā hādā ṣādḡdayn*).

Ibn Mālik (m. 672/1274), dans le *Tashīl* et le commentaire qu'il en a fait (III, 456–457) s'inscrit dans la lignée de Zamaḡṣarī et d'Ibn Ya'īṣ. Mais il focalise sur le fait que non seulement *infa'ala* est le corrélat résultatif d'un verbe *fa'ala*, mais encore que celui-ci doit signifier une «opération ayant un effet». Ce qui lui permet d'exclure à la fois la possibilité d'avoir des *infa'ala* correspondant à des verbes moyens (qu'ils en aient la forme et/ou le sens) et à des verbes marquant bien une opération, ayant un effet, mais d'une autre forme que celle de base. Ainsi on a *'araftuhu* («je l'ai connu»), *ḡahaltuhu* («je l'ai ignoré») et *sami'tuhu* («je l'ai entendu»), mais on n'a pas **in'arafa*, **inḡahala* et **insama'a*. Ainsi, on a *'ahkama-hu* («compléter quelque chose») et *'akmala-hu* («parfaire quelque chose»), mais on n'a pas **fa-nḡakama* et **fa-nkamala*. Et c'est dans ce contexte qu'il note (*Šarḡ al-Tashīl*, III, 457):

font exception l'expression (*ṣadḡda qawluhum*) de *'aḡhamtu-hu fa-nḡaḡama*, *'awka'ū-hu fa-ttaka'a* [«je l'ai appuyé et il s'est trouvé appuyé»], *'afradtu-hu fa-nfarada* [«je l'ai isolé et il s'est trouvé isolé»], *'aḡlaqtu-hu fa-nḡalaqa*, *'az'aḡtu-hu fa-nza'aḡa*, *'asfaqtu l-bāba fa-nfasaqa*,

ajoutant: «il se peut que *inḡalaqa* et *insafaqa* existent d'après la manière de parler de ceux qui disent *ḡalaqtu* et *safaqtu*, car ces deux verbes se disent et sont transmis» (*wa-yaḡūzu 'an yakūna inḡalaqa wa-insafaqa 'alā luḡat man qāla ḡalaqtu wa-safaqtu li-'annahumā maqūlāni wa-manqūlāni*)⁵. Parmi les exemples donnés par Ibn Mālik, l'un rompt la série: c'est *'awka'a/ittaka'a*; *ittaka'a* n'est pas une forme VII, mais VIII. Mais il la rompt sur le plan formel, non sémantique. C'est VIII qui remplace VII, quand VII n'est pas formable pour des raisons morphologiques, ce qui est le cas en arabe dit classique pour

⁵ *Safaqa* et *'asfaqa* sont bien dans *Lisān al-'Arab* (art. SFQ, II, 159), qui indique qu'il s'agit d'une variante (*luḡa*) dont il existe une autre *ṣafaqa/'asfaqa* (art. ṢFQ, II, 453). Nous reviendrons plus loin sur *ḡalaqa/'aḡlaqa*.

les verbes à 1^{re} radicale *w*, VIII jouant alors le même rôle que VII, par rapport à I et éventuellement à IV, de corrélat résultatif.

Comme Ibn Ya‘īš, Ibn Mālik juge fautif *in‘adama al-šay’*, ainsi que *hādā šay’ lā yanbaširu* («c’est une chose qui ne voit pas»). Il note également que *infa‘ala* «est parfois associé au verbe non augmenté» (*wa-qad yušārik al-muğarrad*), ainsi *inṭafa‘at al-nāru wa-ṭafi‘at* («le feu s’est éteint») et *sāba al-šay’u wa-insāba* («la chose va rapidement»), pour dire que I et VII ont le même sens. Cette «association» est évidemment un indice, non une preuve, de ce que VII ne renvoie pas à I, mais peut renvoyer à IV. Ce qui est le cas de *inṭafa‘a*, correspondant possible de *‘atfa‘a* («éteindre»), bien qu’Ibn Mālik ne le dise pas explicitement, mais non de *insāba*, **‘asāba* n’existant pas. Dans un cas de ce genre, *insāba* ne s’explique pas comme le *muṭāwi‘* d’un autre verbe, mais plutôt comme élément d’un paradigme de verbes de mouvement, où prime la forme *infa‘ala* (*inṭalaqa*, *inšarafa*, *insalla* etc, auxquels on peut adjoindre *indaḥala* même). Dans toutes les langues des relations sémantiques de synonymie ou d’antonymie conduisent à des ajustements formels: comment expliquer par exemple *bidāya* («début») autrement que par l’attraction formelle de *nihāya* («fin»)?

Ibn al-Hāğib (*Šāfiya in Šarḥ al-Šāfiya*, I, 108), comme le signale Fleisch (1979: 313, n. 1) répète Zamaḥšarī. De fait, après avoir posé que *infa‘ala* est intransitif et le corrélat résultatif de *fa‘ala*, ainsi *kasartu-hu fa-nkasara* (*wa-nfa‘ala lāzim muṭāwi‘ fa‘ala naḥw kasartuhu fa-nkasara*), il ajoute: «et, parfois, [*infa‘ala*] intervient comme corrélat résultatif de *‘af‘ala*, ainsi *‘asfaqtuhu fa-nfasaqa* et *‘az‘ağtuhu fa-nza‘ağa*, mais rarement» (*wa-qad ġā‘a [muṭāwi‘ ‘af‘ala naḥw] ‘asfaqtuhu fa-nfasaqa wa-‘az‘ağtuhu fa-nza‘ağa qalīlan*).

Dans son commentaire, Rađī al-dīn al-Astarābādī, tout en répétant Ibn al-Hāğib («[*infa‘ala*] intervient parfois comme corrélat résultatif de *‘af‘ala*, ainsi *‘az‘ağtuhu fa-nz‘ağa*, mais c’est rare»), n’en ajoute pas moins: «quant à *infasaqa*, il peut être le corrélat résultatif de *safaqtu al-bāba*, c’est-à-dire je l’ai rabattue, parce que *safaqtu* et *‘asfaqtu* ont le même sens» (*wa-‘ammā nfasaqa fa-yağūzu ‘an yakūna muṭāwi‘ safaqtu al-bāba ‘ay radadtuhu li-‘anna safaqtu wa-‘asfaqtu bi-ma‘nā*). Ici, Rađī al-dīn al-Astarābādī déplace le problème: si *infasaqa* peut être employé comme le corrélat résultatif de *‘asfaqa*, c’est moins l’effet de l’absence de *safaqa* que celui de la synonymie de *safaqa* et *‘asfaqa*: de fait les dictionnaires enregistrent *safaqa* et *‘asfaqa* comme ayant la même construction et le même sens (cf. *supra*, n. 5).

3. Les grammairiens arabisants et la forme VII

À la différence des grammairiens arabes, les grammairiens arabisants ne prêtent guère attention au phénomène. Il n’est signalé ni par Silvestre de Sacy (1831), ni par Caspari (1880), ni par Vernier (1891–1892), ni par Nöldeke (1897),

ni par Périer (1940), ni, plus près de nous, par Socin-Brockelmann (1929–1985), ni par Fischer (1987), ni par Corriente (1988). Même Joüon (1935), linguiste sémitisant (donc non enfermé dans l'arabe) et adepte d'une linguistique du mouvement, n'en fait pas la remarque dans l'étude qu'il consacre spécifiquement à la forme VII.

En revanche, Wright (I, 41) remarque ce que ne fait pas Caspari, qu'il traduit pourtant au premier chef, que:

sometimes, particularly in modern Arabic, the seventh form serves as the *muṭāwi'* of the fourth; e.g. *ingalaqa to be bolted*, from *'ağlaqa to bolt*; *inṭafa'a, to be extinguished*, from *'atfa'a to extinguish*; *inṣalaḥa to be put to rights*, from *'ašlaḥa to put to rights*.

Mais De Goeje, réviseur de la 3^e édition, ajoute «similarly *inza'ağa, inṭalaqa, inḍağa'a* [«être couché sur le côté»] the last in a tradition, and so ancient, *Fāiḳ i. 63*». En renvoyant au *Fā'iḳ fi ġarīb al-ḥadīṭ* de Zamaḥṣarī, déjà rencontré comme grammairien, De Goeje vient rappeler que le phénomène n'est pas si moderne que semble le croire Wright. La notation de De Goeje est parfaitement confirmée par *Lisān al-'Arab* (art. DĠ^c, II, 513) qui écrit:

Dans le hadith de 'Umar: il a amassé un monticule de sable et s'est trouvé couché dessus sur le côté: c'est le corrélat résultatif de *'adğa'ahu fa-inḍağa'a*, tout comme *'az'ağtuhu fa-nza'ağa* et *'atlaqtuhu fa-nṭalaqa (wa-fi ḥadīṭ 'Umar ġama'a kūmatan min ramlin wa-nḍağa'a 'alayhā huwa muṭāwi' 'adğa'ahu fa-nḍağa'a naḥw 'az'ağtuhu fa-nza'ağa wa-'atlaqtuhu fa-nṭalaqa)*.

Howell (1880: 273–274) note explicitement le phénomène, mais parce qu'il ne fait que répéter en anglais les grammairiens arabes (en l'espèce le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣarī, la *Šāfiya* de Ibn al-Ḥāğib et le *Šarḥ al-Šāfiya* de Rađī al-dīn al-Astarābādī).

De même, Blachère et Gaudefroy-Demombynes (1952: 64) écrivent: «Certains verbes de 7^e forme sont, par leur signification, les réfléchis-passifs de la 4^e forme et non de la 1^{re}: *'ağlaqa fermer/ingalaqa être fermé, verrouillé; 'atfa'a éteindre/inṭafa'a être éteint*». De son côté, Fleisch (1979: 313, n. 1) se contente de renvoyer aux grammairiens arabes, nommément Zamaḥṣarī et Ibn al-Ḥāğib.

Enfin, pour le moyen arabe et plus particulièrement l'arabe chrétien, Blau (1966, I, 165) note que «the seventh form may be formed from verbs that have an intransitive first form», citant les exemples de *inqawat* «she became strong», *inšaraqa* «to shine», *infasada* «to be corrupted», *inṭafa('a)t* «she was extinguished», mais sans proposer la moindre explication.

4. Essai de «théorisation»

4.1. Inventaire⁶

dhI: 'adhala/indahala		IY	I'U			
z'ğ: 'az'ağa/inza'ağa	Z	IY		IḤ	IM	RDA
s/şfq: 'as/şfaqa/ins/şafaqa	Z			IḤ	IM	RDA
şlh: 'aşlaḥa/inşalaḥa						W
dğ': 'adğa'a/inḍağa'a	Z					W
tf': 'atfa'a/inṭafa'a					IM	W
tlq: 'atlaqa/inṭalaqa		IY	I'U			
frd: 'afrada/infarada					IM	
ğlq: 'ağlaqa/ingalaqa	Z	IY			IM	W
ğwy: 'ağwā/ingawā			I'U			
qh̄m: 'aqḥama/inḥaqama	Z				IM	
hwy: 'ahwā/inhawā			I'U			

Nous avons donc, en laissant provisoirement de côté les exemples de Blau, douze exemples de relation 'af'altuhu fa-nfa'ala, la plupart donnés par six grammairiens, tous postclassiques. Sans être exhaustive, cette liste est suffisante pour faire l'hypothèse qu'une telle relation n'a rien d'exceptionnel, mais est au contraire l'effet d'un processus régulier.

4.2. Surdérivation morphologique et surdérivation sémantique

C'est ce processus que nous avons proposé d'appeler il y a déjà longtemps «surdérivation sémantique» à propos de la relation IV/X sur laquelle nous reviendrons plus loin (Larcher 1994). Sur le plan morphologique, on parle de surdérivation chaque fois qu'une forme C est dérivée d'une forme B elle-même dérivée d'une forme A, C étant ainsi surdérivée de A. En arabe classique, les formes V et VI sont dérivées de II et III, elles-mêmes dérivées de I: V et VI sont donc des surdérivées de I. Dans la mesure où la dérivation est progressive, une forme dérivée est une forme augmentée et une forme surdérivée une forme suraugmentée, et à chaque augmentation formelle correspond une augmentation sémantique. On peut donc parler de surdérivation sémantique à chaque fois qu'une forme qui sur le plan morphologique se présente comme une forme augmentée ou suraugmentée de la forme de base se trouve, sur le plan

⁶ IḤ = Ibn al-Ḥāḡib; IM = Ibn Mālik; I'U = Ibn 'Uṣfūr; IY = Ibn Ya'tīs; RDA = Raḍī al-dīn al-Astarābādī; W = Wright; Z = Zamaḡsarī.

sémantique, être une forme augmentée ou suraugmentée non de la forme de base, mais d'une forme elle-même morphologiquement augmentée. Ainsi VII est une forme morphologiquement et sémantiquement augmentée de la I, quand elle en est le *muṭāwi*'. Mais elle est une forme sémantiquement augmentée de la IV (et donc suraugmentée de la I) quand elle est le *muṭāwi*' non de I, mais de IV. De même la X est une forme morphologiquement et sémantiquement suraugmentée de la I quand elle est la réfléchie (marque [t]) de la IV, elle-même factitive de la I (marque ['], représentée par [s] dans X). Mais elle est une forme sémantiquement suraugmentée de la IV (et donc *sur*-suraugmentée de la I) quand elle est la réfléchie-factitive non de la I, mais de la IV. C'est le grammairien Ibn al-Sarrāğ qui le révèle de manière indirecte en faisant observer ('Uṣūl, III, 127) qu'avec *istahrağa* on pouvait énoncer *istahrağtuhu fa-ğarağa* («je lui ai demandé de sortir et il est sorti»), tandis qu'avec *istahbara* on avait *istahbartuhu fa-'ağbara* («je lui ai demandé de me renseigner et il m'a renseigné»). La première corrélation désigne *istahrağa* comme un simple réfléchi-factitif de I, de sens «faire sortir pour soi-même quelqu'un ou quelque chose»; la seconde désigne *istahbara* comme un vrai réfléchi-factitif de IV de sens «se faire renseigner par quelqu'un».

4.3. Surdérivation sémantique et dérivation régressive

On ne confondra pas la surdérivation sémantique avec un autre phénomène, la dérivation régressive. Le risque de les confondre tient au fait qu'elles ont en commun que la relation entre deux formes y est «anormale», mais en différent que le premier cas concerne le sens (il y a un excès de sens par rapport à la forme) et le second la forme (la forme dérivée est formellement moindre que celle qui en est la base). La dérivation régressive est en effet un phénomène morphologique qui consiste, non à ajouter un élément à une base, mais à en retrancher un. Elle se rencontre occasionnellement dans le lexique de l'arabe classique. Nous avons ainsi proposé (Larcher 2012: 97) de dériver II *ğawwala-hu* («promener quelqu'un») régressivement de V *tağawwala* («se promener»). Pourquoi? Parce que II, avec cette construction et ce sens, n'existent que dans le lexique de l'arabe moderne. Dans celui de l'arabe classique, on a seulement I, II et V, tous intransitifs, ce qui désigne II comme un itératif de I («faire des tours vs faire un tour») et V comme un pur moyen de II. Et c'est ce V qui est ensuite réinterprété suivant le modèle le plus répandu, celui d'un V réfléchi direct d'un II transitif, donnant naissance à *ğawwala-hu*. En diachronie, ce dernier est donc bien dérivé régressivement de V, même si en synchronie V sera compris comme dérivé progressivement de II. Il en va de même de certains III, par rapport à VI (Larcher 2012: 88). On a ainsi III *bā'ada-hu*, avec le sens inattendu d'«éloigner quelqu'un», ce qui en fait un factitif de I *ba'uda* («être loin, éloigné»), alors qu'en ce cas le sens attendu serait «*être éloigné de quelqu'un», comme l'est III

qāraba-hu («être proche de quelqu'un») par rapport à *qaruba* («être proche»). Mais ce sens inattendu peut s'expliquer par la dérivation régressive de III à partir d'un VI *tabā'ada*, tout à la fois réfléchi et de sens «progressif» par rapport à I («s'éloigner = devenir de plus en plus loin») ⁷.

4.4. Diachronie et synchronie

Il ressort de l'inventaire que seuls les grammairiens postclassiques font état de la relation *'af'altuhu fa-nfa'ala*. On est donc tenté d'y voir un phénomène d'évolution, comme le fait par exemple Wright (I, 41). À y regarder de plus près, c'est plutôt le discours des grammairiens sur le sujet qui a évolué. Dès le départ, en effet, c'est-à-dire depuis Sībawahi, on distingue bien entre deux classes de *infa'ala*, l'une qui peut être mise en relation avec un *fa'ala* transitif, dont il est le corrélat résultatif, et l'autre qui ne peut pas l'être. Tout l'effort des grammairiens postérieurs a consisté, par petites touches successives, à passer d'une caractérisation négative de la seconde classe à une caractérisation positive et à ramener les deux classes à une seule en inventant une relation nouvelle: là où *infa'ala* n'est pas le corrélat résultatif d'un I transitif, il est en fait celui d'un IV transitif... Ce n'est plus *infa'ala* qui est dédoublé, mais sa base. Ce qui requiert explication.

Les grammairiens arabes eux-mêmes nous mettent sur la voie de solutions. C'est le cas de Rađī al-dīn al-Astarābādī, quand il explique le fait que *insafaqa* puisse être le corrélat résultatif de *'asfaqa* comme une conséquence du fait que ce dernier est le synonyme de *safaqa*: ce qu'il faut alors expliquer, c'est cette synonymie. Il en va de même d'Ibn Mālik, qui ajoute l'exemple de *ingalaqa*, celui-ci et *insafaqa* pouvant s'expliquer comme les corrélatifs résultatifs de *galaqa* et *safaqa* appartenant à une autre variété (*luğa*) de l'arabe.

L'introduction d'un paramètre sociolinguistique peut paraître séduisante, dans la mesure où l'on en trouve des parallèles dans l'arabe d'aujourd'hui considéré dans sa totalité. Parmi les exemples de IV/VII figure *'atfa'a* («éteindre»)/*intafta'a* («s'éteindre»). Or, en arabe syrien, on a dans le sens d'«éteindre» le verbe *tafā* (Kassab 1970: 111, 222). Mais la distribution des I et IV synonymes sur deux variétés de l'arabe n'explique pas en elle-même leur synonymie. Il y a au moins deux manières de l'expliquer, qui dépendent de la représentation que l'on se fait de la relation unissant l'arabe classique aux dialectes.

Si l'on dérive ceux-ci de celui-là, comme le font généralement les arabophones et jusqu'il y a peu beaucoup d'arabisants, on peut expliquer le passage de IV à I par la phonologie: la chute du préfixe ['] qui, en arabe classique même, se produit à l'inaccompli (*yuf'il-*) et rend difficile, voire impossible,

⁷ Cette valeur est toujours actuelle, e.g. (*al-Ahrām*, 28/6/2000) *ğarīma đidd al-'insāniyya lā tasquṭ bi-l-taqādum* «crime contre l'humanité imprescriptible» (litt. «qui ne tombe pas en devenant de plus en plus ancien»).

compte tenu du vocalisme des dialectes, de distinguer entre inaccomplis de I et de IV, l'inaccompli servant ainsi de «pivot» entre IV et I. C'est un fait que là où on a une forme IV en arabe classique, on a, dans le même sens, une forme I dans les dialectes, e.g. 'a'ṭā «donner» en arabe classique, mais 'aṭā en arabe dialectal, 'akrā («louer») en arabe classique, mais krā en arabe maghrébin etc. C'en est un autre, corollaire du précédent, que là où on a IV comme factitif de I en arabe classique, on a II dans ce rôle dans les dialectes, e.g. 'aktaba et kattab «faire écrire» (en arabe classique, kattaba s'emploie comme dénominateur de katība-katā'ib («escadron», mod. «phalange») dans le sens de «constituer une/des katība-s»).

Mais on peut aussi supposer que les dialectes d'aujourd'hui prolongent au premier chef les dialectes d'hier et conservent des traits plus archaïques que ceux de l'arabe classique. L'un de ces traits est le fait que les différentes vocalisations de la forme de base ne marquent pas encore différentes classes de verbe, i.e. fa'ala verbe d'action, fa'ula verbe d'état ou de qualité et fa'ila verbe moyen, mais plutôt les différentes diathèses d'un même verbe. Ce trait est connu de Sībawayhi qui donne (*Kitāb*, IV, 56–57) l'exemple de ḥazina («il s'est trouvé triste») et ḥazantuhu («je l'ai attristé»). Il se retrouve aujourd'hui en arabe égyptien qui oppose te'eb «il s'est fatigué» à ta'abnī («il m'a fatigué»), alors que l'arabe classique a comme factitif de ta'iba IV 'at'aba.

Sur ce modèle, on peut donc reconstruire, à côté de la diathèse moyenne ṭafi'a («s'éteindre»), une diathèse active *ṭafa'a-hu («éteindre quelque chose»), conservée en arabe syrien, l'arabe classique ayant remplacé le factitif vocalique par le factitif dérivationnel. Celui-ci est le factitif de I ṭafi'a, tandis que VII intafa'a est, en diachronie, le corrélat résultatif de I ṭafa'a avant de devenir en synchronie, du fait de la disparition de ce dernier, celui de IV 'atfa'a: la surdérivation sémantique est alors en somme le résultat d'une lacune paradigmatique...

On pourrait rendre compte de la synonymie de safaqa et 'asfaqa en reconstruisant une diathèse moyenne *safīqa («se fermer»), dont IV serait le factitif, VII étant originellement le corrélatif résultatif de I safaqa. Une telle reconstruction est rendue crédible par le fait que *Lisān al-'Arab* (art. ĠLQ, II, 1006) indique bien l'existence d'un ḡaliqa al-bābu («la porte s'est fermée»). On peut donc faire de 'aḡlaqa le factitif de ce ḡaliqa et de inḡalaqa le corrélatif résultatif de ḡalaqa, avant que l'élimination du factitif vocalique par le factitif dérivationnel fasse de inḡalaqa le corrélatif résultatif de IV et non plus de I, attesté par exemple dans la *Muqaddima* d'Ibn Ḥaldūn, I, 1057: wa-ḥaṣīya 'ahl al-'ulūm minhum 'an tafsuda tilka al-malaka ra'san wa-yaṭūla al-'ahd bi-hā fa-yangaliq al-Qur'ān wa-l-ḥadīṭ 'alā al-mafhūm («les savants, parmi eux, craignirent que cet habitus ne se corrompe entièrement et que, la situation perdurant, Coran et Tradition ne se ferment à l'interprétation»).

Pour inza'aḡa, à côté de 'az'aḡa-hu, est également attesté za'aḡa-hu dans le sens de «remuer, troubler quelqu'un». Cependant, si les grammairiens donnent

VII *inza'aġa* comme le *mutāwi'* de IV et non de I, c'est parce que c'est le premier, non le second qui, en réalité, est employé: c'est lui qui fait l'ouverture de l'article Z'Ġ de *Lisān al-'Arab* (II, 24–25) que nous utilisons ici. Ce qu'il faut donc comprendre, c'est comment et pourquoi IV *'az'aġahu* est venu relayer I *za'aġa-hu*. Le plus simple ici est de reconstruire un moyen **za'iġa*, intransitif, de sens «(se) remuer». En faveur de cette reconstruction, on peut arguer de l'existence, à côté du *mašdar za'ġ*, du nom (*ism*) *za'aġ* («trouble, inquiétude») et de l'intensif *miz'āġ* défini comme «femme ne tenant pas en place» (*al-mar'a allatī lā tastaqirru fī makānihā*), qui, l'un comme l'autre, ont un sens moyen.

On peut donc expliquer un certain nombre des VII renvoyant à IV et non à un I comme la trace en synchronie d'une évolution du système en diachronie: la substitution à la diathèse active *fa'ala*, fonctionnant comme factitif vocalique de la diathèse moyenne *fa'ila*, du factitif dérivationnel *'af'ala*.

Il n'est pas sûr que cette hypothèse les explique tous. Considérons par exemple *infarada*. *Lisān al-'Arab* (art. FRD, II, 1068–1069) enregistre pour I les trois vocalisations *farada*, *farida* et *faruda*, mais avec le même sens de «être seul, isolé». On est tenté de penser que seul *faruda* signifie «être seul, isolé», *farida* s'interprétant plutôt comme un moyen de sens «s'isoler». Quant à *farada*, on y verrait plutôt un emploi intransitif d'une ancienne diathèse active et transitive **farada-hu*, où il devient implicitement réfléchi (i.e. «[s']isoler») et dont *infarada* serait à l'origine le corrélat résultatif. En arabe ancien, beaucoup de verbes I *fa'ala* s'emploient soit de manière intransitive, soit de manière transitive, double emploi qui n'a pas échappé à Sībawayhi, qui cite (*Kitāb*, IV, 58) *naqaša al-dirhamu wa-naqaštu al-dirhama* «le dinar a diminué et j'ai diminué le dirham»: dans son emploi transitif, le verbe est pour ainsi dire le factitif de lui-même dans son emploi intransitif. Ce qui est vrai de *infarada* l'est tout autant de *inṭalaqa*. Là aussi les dictionnaires (e.g. *Lisān al-'Arab*, art. ṬLQ, II, 606–609) enregistrent les trois vocalisations *ṭaluqa*, *ṭaliqa* et *ṭalaqa* dans le même sens de «être lâché, libéré, éloigné». Mais ici on a un argument en faveur d'un *ṭalaqa-hu*, dont *inṭalaqa* serait originellement le corrélat résultatif: il existe des emplois résiduels attestant cette construction, par exemple l'expression *ṭalaqa/aṭlaqa yadahu bi-ḥayrin* («ouvrir sa main pour faire du bien»).

Pour *ingawā*, les deux hypothèses seraient possibles. On trouve en effet, dans le lexique ancien de l'arabe (*Lisān al-'Arab*, art. ĠWY, II, 1032), à la fois *ġawiya* et *ġawā* employé intransitivement dans le sens de «s'égarer» et *ġawā-hu* employé transitivement dans le sens d'«égarer quelqu'un» et ayant le même sens que II *ġawwā* et IV *'aġwā*: *ingawā* peut donc être originellement le corrélat résultatif du *ġawā-hu* transitif, contrastant avec *ġawā* ou *ġawiya* intransitifs.

Enfin, pour certains exemples, aucune des deux hypothèses ne conviendrait. Pour *inhawā*, *Lisān al-'Arab* (art. HWY, III, 849) donne I *hawā*, IV *'ahwā* et VII *'inhawā* comme ayant le même sens de «tomber» (*saqaṭa*). Mais il donne un peu plus loin IV *'ahwā-hu* transitif, dans le sens de «faire tomber»

(*'asqaṭa-hu*). On en conclura que IV est bien le factitif de I, mais qu'il peut être employé intransitivement, devenant implicitement réfléchi (quelque chose comme «[se] laisser tomber»), selon un modèle très répandu en arabe ancien et dont le plus célèbre exemple est IV *'aslama* = *'aslama 'amrahu li-llāhi* («[se] livrer [à Allah], devenir musulman»). Pour *indaḡa'a*, *Lisān al-'Arab*, ainsi qu'on l'a vu (cf. *supra* 3.3), indique lui-même qu'il est le corrélat résultatif de IV *'adḡa'a-hu*, lui-même factitif de I *ḡaḡa'a*, qui n'a pas d'autre emploi qu'intransitif. Pour *indaḡala*, enfin, même si I *daḡala* («entrer») peut s'employer transitivement, c'est dans le sens d'«entrer quelque part» et non de «(faire) entrer quelque chose», de sorte que *indaḡala* ne peut être le corrélat résultatif que de IV *'adḡala-hu*. Ces trois exemples montrent donc qu'en arabe classique même et à date ancienne VII *infa'ala* peut fonctionner comme le corrélat résultatif de IV *'af'ala*, sans qu'il soit possible d'y voir la trace en synchronie d'une évolution du système en diachronie: en somme une surdérivation sémantique à l'état pur...

Même si l'on ne dérive pas les dialectes de l'arabe classique, considéré comme base, on n'en admettra pas moins que les deux variétés coexistent en synchronie et sont en situation de contact, chacune des deux pouvant ainsi emprunter à l'autre. Si dans la variété classique on a *ṭafi'a* et *'atfa'a* et dans la variété dialectale *ṭafā* et *ṇafā*, on peut imaginer que la variété classique emprunte VII à la variété dialectale, reclassicisé en *inṭafa'a*, relevant ainsi de l'arabe moyen⁸. Ce qui nous amène à l'alinéa suivant.

4.5. Description et prescription

Quand Sībawayhi (cf. *supra* 2.1.) affirme à propos de *ṭaradtuḥu* qu'«on ne dit pas» (*lā yuqāl*) *inṭarada* et *iṭṭarada*, on doit cependant se demander si ce *lā yuqāl* est purement descriptif ou, au contraire, s'il n'est pas déjà en quelque manière prescriptif. L'article TRD de *Lisān al-'Arab* écrit en effet: «on dit *ṭaradtu fulānan fa-ḡahaba* mais on ne dit pas *fa-ṭṭarada*», mais ajoute, citant Ġawharī (mort vers 400/1009–10): «on ne dit pas, à partir de celui-ci [i.e. *ṭarada*], *infa'ala* ni *ifta'ala*, sauf dans une mauvaise langue [c'est nous qui soulignons]» (*lā yuqāl min hādā infa'ala wa-lā ifta'ala 'illā fī luḡa radī'a*).

On peut de même lire à l'article ĠLQ du même *Lisān al-'Arab* (II, 1006) en commentaire d'un vers où apparaît le nom *ḡalq*:

Cela, dit-on, relève de *ḡalaqtu al-baba ḡalqan* et c'est une mauvaise langue, délaissée [c'est nous qui soulignons]. 'Abū l-'Aswad al-Du'alī a dit: «Je ne dis pas pour la marmite de la tribu *qad ḡaliyat* et je ne dis pas pour la porte de la maison *maḡlūq*». Farazdaq a dit: «Je n'ai pas cessé d'ouvrir des portes et de les fermer (*'uḡliqūhā*), jusqu'à ce je vienne chez 'Abū 'Amr b. 'Ammār».

⁸ *Lisān al-'Arab* (art. ṬF, II, 597), ne connaît pas de **ṭafa'a*. En revanche, il connaît *inṭafa'a*, qu'il donne comme cité par Zaḡḡāḡī (m. 337/949) dans le *Kitāb al-Ġumal*, où nous ne l'avons pas retrouvé.

Il veut dire, a dit 'Abū Ḥātim al-Siğistānī, 'Abū 'Amr b. al-'Alā' (*wa-yuqālu ḥādā min ġalaqtu al-baba ġalqan wa-hiya luġa radi'a matrūka qāla 'Abū l-'Aswad al-Du'alī lā 'aqūlu li-qidri l-qawmi qad ġaliyat wa-lā 'aqūlu li-bābi l-dāri maġlūqū wa-qāla al-Farazdaq mā ziltu 'aftaḥu 'abwāban wa-'uġliquhā ḥatta 'ataytu 'abā 'Amrin bna 'Ammāri qāla 'Abū Ḥātim al-Siğistānī yurīdu 'Abā 'Amr b. al-'Alā'*)⁹.

C'est fatal! En arabe classique, «fermer» se dit *'aġlaqa*, antonyme de *fataḥa* «ouvrir». Quand une variété de langue devient classique, les variantes qui lui appartiennent sont la norme et celles qui ne lui appartiennent pas sont l'écart, voire une faute. Ceux qui ont l'expérience de la méthode d'apprentissage de l'arabe de Reig (1981) savent que beaucoup d'étudiants, après avoir rencontré *al-bāb maftūḥ* («la porte est ouverte») produisent *al-bāb maġlūq* (pour *muglaq*) («la porte est fermée»). Même le moins puriste des linguistes y verra une faute d'analogie et non une variante ancienne de l'arabe...

Cela pour dire qu'il n'y a pas de contradiction entre les deux explications que l'on peut proposer de la relation IV/VII: elles ne sont pas opposées, mais complémentaires. Ceci peut d'ailleurs expliquer cela. A priori, on est étonné de voir des grammairiens comme Zamahšārī, Ibn Ya'tš et Ibn Mālik, qui tous admettent que VII *infa'ala* puisse être le corrélat résultatif de IV et non de I, trouver, pour le premier et le troisième, que *in'adama* est une «faute» et, pour le second, qu'on «le tient pour faible» (cf. *supra* 2.2.). Entre le *'adima* moyen et le verbe *in'adama* existe en effet un *'a'dama-hu* («anéantir quelque chose») dont *in'adama* peut être le *muṭāwi'* («se trouver anéanti»). Mais si l'on observe: 1) que les appréciations de ces grammairiens présupposent l'existence de *in'adama*, mais que 2) ce dernier, à la différence par exemple de *inġalaqa*, n'est pas enregistré dans *Lisān al-'Arab* (art. 'DM, II, 708–709), on peut faire l'hypothèse que *in'adama* n'est pas une formation ancienne appartenant à la *luġa* (c'est-à-dire au lexique ancien de l'arabe), éventuellement rattachable à une diathèse **'adama* (inconnue de *Lisān al-'Arab*), mais une formation plus récente, d'origine «dialectale»... C'est également le cas de *inšalaḥa* («s'arranger»), inconnu de *Lisān al-'Arab* (art. ŠLḤ, II, 462) et *infasada* («se corrompre»), réprouvé par *Lisān al-'Arab* (art. FSD, III, 1095: *lā yuqālu infasada «infasada ne se dit pas»*), ainsi d'ailleurs que de *inqawā* («se renforcer») vs I *qawiya* «être fort» et IV *'aqwā* «renforcer») et *inšaraqa* («s'illuminer») vs IV *'ašraqa* «illuminer»), également inconnus de lui (art. QW?, III, 196–198 et ŠRQ, II, 303–306).

Il ne faut cependant pas croire que la prescription soit objective. Elle peut être subjective et dépendre et de qui la fait et de ses références. On le voit par

⁹ 'Abū l-'Aswad al-Du'alī (m. vers 69/688) est réputé être le fondateur de la grammaire arabe. Al-Farazdaq (m. 110/728 ou 112/730, voire 114/732) est un des grands poètes de l'époque omeyyade. 'Abū 'Amr b. al-'Alā' (m. vers 154/770) est un lecteur du Coran. 'Abū Ḥātim al-Siğistānī (m. 255/869) est un philologue. La variante classique pour «bouillir» est *ġalā-yagli*.

exemple à propos de *indahāla*. Alors que les grammairiens Ibn Ya‘īš et Ibn ‘Uṣfūr l’acceptent comme un exemple de VII corrélat résultatif de IV (qu’Ibn ‘Uṣfūr prend même soin de justifier en notant que ce n’est pas la main qui agit: on la fait agir), *Lisān al-‘Arab* (art. DHĻ, I, 956), en citant le même vers qu’il indique être d’al-Kumayt (m. 126/743) écrit: «*indahāla* s’est trouvé en poésie, mais n’est pas de l’arabe châtié [c’est nous qui soulignons]» (*wa-qad ḡā’a fī al-ši’r indahāla wa-laysa bi-l-faṣīh*)! Apparemment, le lexicographe maghrébin du XIII^e siècle est plus sévère avec le vers d’un poète omeyyade qu’avec le hadīth et alors même que *inḡa’a*, à tout prendre, est plus surprenant que *indahāla*: le seul moyen de justifier l’apparition de VII serait de supposer soit qu’il s’agit d’un VII «autonome», comme le *inṡalaqa* de Sībawayhi (cf. *supra* 2.1), mais en ce cas VII ne serait pas le corrélat résultatif de IV, soit que la position de ‘Umar est moins l’effet de sa volonté (en ce cas on aurait attendu le VIII moyen *iḡṡa’a/iḡḡa’a/iṡṡa’a*¹⁰) que de la forme même du monticule...

4.6. La surdérivation sémantique: phénomène sériel ou ponctuel?

Jusqu’ici, nous avons rencontré deux cas de surdérivation sémantique, ceux de VII et X fonctionnant respectivement comme le corrélat résultatif et le réfléchi-factitif, non de I, mais de IV. Et comme il existe de nombreux exemples de chacun de ces deux cas, on est amené à penser qu’il est un phénomène régulier, produisant des séries. Mais la surdérivation sémantique peut également se produire de manière ponctuelle. Ainsi à IV *’anšada-hā* («réciter quelque chose»), correspond non seulement X *instašada-hu -hā* («se faire réciter quelque chose par quelqu’un»), qui est un exemple supplémentaire de X réfléchi-factitif, non de I, mais de IV, mais encore VI *tanāšada* («se réciter mutuellement des vers»), sans qu’on puisse spontanément citer d’autres exemples de VI réciproque explicite non de I, mais de IV¹¹. De même à IV *’aṡla’a-hu ’alayhā* («informer quelqu’un de quelque chose»), correspond non seulement X *istaṡla’a-hu ’alayhā* («se faire informer de quelque chose par quelqu’un»), mais encore VIII *iṡṡala’a* («être informé de quelque chose»), qu’on rencontre dans l’expression consacrée *mašādir muṡṡali’a* («sources (bien) informées»): si X est encore un exemple de réfléchi-factitif de IV, on ne peut spontanément citer d’autres exemples de VIII réfléchis directs, non de I, mais de IV, sauf, peut-être, exemples du type de *ittaka’a*, VIII remplaçant VII pour des raisons morphologiques (cf. *supra* 2.2.)¹².

¹⁰ Avec assimilation régressive partielle dans le premier, assimilation régressive totale dans le second, assimilation régressive partielle (pour la sourdité) et progressive partielle (pour l’emphase) dans le troisième.

¹¹ Sībawayhi cite cependant (Kitāb, IV, 69) un ta‘āṡaynā, qu’il donne comme «réciproque» (min iṡṡayn) et signifiant donc «nous nous sommes mutuellement donné (quelque chose)».

¹² On peut citer IV *’anhā* («terminer quelque chose») / VIII *intahā* («se terminer»).

Autre exemple: dans le lexique ancien de l'arabe, on a non seulement *'amlā*, mais encore *'amalla* dans le sens de «dicter», que les grammairiens et lexicographes arabes présentent non comme deux verbes différents, mais deux variantes, respectivement «tamîmite» et «hedjazienne» (i.e. coranique) du même verbe¹³. Mais alors qu'à IV *'amlā* correspond un X *istamlā-hu 'alayhā* («se faire dicter quelque chose par quelqu'un»), nouvel exemple de X réfléchi-factitif de IV, c'est III *mālla-hu* que Kazimirski (1847–1848, II, 1141) donne dans ce sens! Il nous semble que ce sens inattendu s'explique comme un «participatif» (réciproque implicite) de IV de sens «participer avec quelqu'un à un acte de dictée» (en ce sens il y a bien surdérivation sémantique): et c'est du fait que IV désigne le procès comme se faisant dans un sens (i.e. le fait que A dicte quelque chose à B) que III se trouve implicitement le désigner comme se faisant dans l'autre sens (si A dicte à B, alors B se fait dicter quelque chose par A, écrit sous sa dictée).

Autres exemples. Il va de soi que si l'on accepte de dire que VII *ingalaqa* est le corrélat résultatif de IV *'aglaqa*, on ne peut pas ne pas accepter de dire que II *gallaqa* en est l'itératif, cf. Sībawayhi, *Kitāb* IV, 63: «on dit *'aglaqtu al-bāba* [«j'ai fermé la porte»], mais *gallaqtu al-'abwāba* [«j'ai fermé les portes l'une après l'autre»], quand on fait l'action plusieurs fois» (*wa-qālū 'aglaqtu al-bāba wa-gallaqtu al-'abwāba hīna kattarū al-'amal*).

De même, Sībawayhi (*Kitāb*, IV, 58, cf. égl. Ibn al-Sarrāğ, *'Uṣūl*, III, 125) reconnaît explicitement que certains II *fa'ala* fonctionnent comme les factitifs d'un IV *'af'ala*: «*fa'altuhu* se trouve quand on veut en faire l'agent de *'af'ala*, ainsi *faṭṭartuhu fa-'aftara* [«je lui ai fait rompre le jeûne et il l'a rompu»] et *baššartuhu fa-'abšara* [«je lui ai annoncé une bonne nouvelle et il s'en est réjoui»], mais cette façon est rare» (*wa-qad ḡā'a fa'altuhu 'idā 'aradta tağ'alahu muf'ilan wa-dālika faṭṭartuhu fa-'aftara wa-baššartuhu fa-'abšara wa-hādā al-naḥw qalīl*).

La syntaxe semble lui donner raison, puisque ceux-ci sont intransitifs, tandis que ceux-là sont transitifs. Les choses sont peut-être moins simples qu'il y paraît. Il suffit de se souvenir du nom arabe de la fête de rupture du jeûne (*'īd al-fiṭr*) ou encore du nom usuel du «dé-jeuner» qui est *futūr* pour rappeler qu'il existe un verbe *faṭara*, de sens général «rompre» et de sens particulier «rompre le jeûne». On remarque ensuite qu'à côté du *'aftara* intransitif ayant ou paraissant avoir le même sens que *faṭara* existe également un *'aftara* transitif

¹³ En arabe classique, la 3^e personne du féminin singulier de l'accompli d'un verbe I redoublé, e.g. *maddat*, peut se lire comme celle d'un verbe II déflectueux, e.g. *šaffat*: peut-être est-ce elle qui a servi de «pivot» au traitement du premier comme celui du second (i.e. *madda/maddat/maddaytu*), caractéristique des variétés non classiques de l'arabe, où leurs paradigmes se confondent, à l'exception de la 3^e personne du masculin singulier (*madd* vs *šaffā*, cf. Kassab 1970: 78, 214). Pour IV *'amalla/amlā*, on peut penser à une dissimilation de *'amlaltu* en *'amlaytu*, mais attirée par le traitement de la forme I.

de même sens que *faṭṭara*, c'est-à-dire factitif du verbe de base. Il n'est alors pas difficile de comprendre ce qui s'est passé. L'arabe classique a, en théorie, trois verbes I *faṭara*, II *faṭṭara* et IV *'aṭara*, ce dernier ayant deux emplois, l'un intransitif (= *faṭara*) et l'autre transitif (= *faṭṭara*). Il y a ainsi, toujours en théorie, création de «doublets». Dans une situation de «doublets» (théoriques), il y a, en pratique, soit dédoublement (si les deux sont employés), soit effacement de l'un par l'autre. C'est ce qui est passé ici, où, même si l'on emploie les noms *fiṭr* et *fuṭūr*, associés au verbe *faṭara*, on emploie comme verbe correspondant *'aṭara* intransitif: ce dernier est alors interprété comme un dénominatif de *fiṭr* dans la relation «arriver au moment de...» et, *faṭṭara-hu* étant seul employé comme factitif, cela crée l'illusion d'un II factitif d'un IV, cf. le hadith, cité par *Lisān al-'Arab* (art FṬR, II, 1159–1160) *'iḏā 'aqbala al-laylu wa-'adbara al-nahāru fa-qad 'aṭara al-ṣā'imu* («quand la nuit vient et que le jour s'en va, alors le jeûneur a rompu le jeûne»), avec ce commentaire: *'ay daḥala fī waqt al-fiṭr wa-ḥāna lahu 'an yuṣṭira* («c'est-à-dire est entré dans le moment de la rupture du jeûne et le temps est venu pour lui de rompre le jeûne»).

Il en va de même de *baššara-hu* et *'abšara*. *Lisān al-'Arab* (art. BŠR, I, 216) signale l'existence du verbe de base avec les deux diathèses active *bašara-hu* («réjouir quelqu'un») et moyenne *bašira* («se réjouir»). *Baššara-hu* peut être considéré comme étant, au départ, un factitif de *bašira*, ayant supplanté *bašara-hu*, exactement comme *ḥazzana-hu* a supplanté *ḥazana-hu*. Quant à *'abšara*, employé intransitivement, il peut être considéré soit comme un factitif, implicitement réfléchi, de *bašira* (cf. *supra* 4.4. exemple de *'ahwā*), soit comme un dénominatif de *bušrā* de sens «manifeste, exprimer sa joie» (par opposition à *bašira* «éprouver de la joie»).

La relation IV/II a peut-être vocation à se «sérialiser». Aux deux exemples de *Sībawayhi*, on peut ajouter celui-ci: au départ, II *makkana-hu* et IV *'amkana-hu* sont tous deux factitifs du verbe d'état I *makuna* («avoir du pouvoir»), signifiant «donner du pouvoir à quelqu'un sur (*min*)...»¹⁴. Mais quand IV *'amkana-hu* prend, dans la langue philosophique, le sens de «être possible à quelqu'un», *makkana-hu min...* est relu comme «rendre possible à quelqu'un de..., lui permettre de...»: Il fonctionne *de facto* comme le factitif de IV, tout en conservant sa construction originelle, sans devenir doublement transitif.

4.7. La forme IV: base de la surdérivation sémantique?

Dans tous les exemples que nous avons donnés jusqu'ici, on remarque que c'est la forme IV *'af'ala* qui fonctionne comme la forme de base de la surdérivation sémantique. On pourrait donc penser que ce n'est pas un hasard.

¹⁴ *Makuna* est très vraisemblablement une formation secondaire, issu de *kāna-yakūnu*, dont le nom de lieu *makāna* (forme *maf'ala*) a été relu comme le *mašdar* (forme *fa'āla*) d'un verbe d'état.

Morphologiquement, la forme IV est une forme augmentée de la I par préfixation de [ʔ]. Mais, comme on sait, par suite d'une haplologie, ce préfixe disparaît à l'inaccompli, qui n'est plus distingué de celui de la forme de base que par le vocalisme: mieux, au passif, ils sont confondus (*yuf'al-*). Cela n'est pas resté sans conséquences, ainsi qu'il a déjà été dit (cf. *supra* 4.4.). On pourrait donc penser que, de ce fait, la forme IV, a, plus qu'aucune autre forme augmentée, la vocation à être représentée dans une forme dérivée par la seule racine consonantique. Si la prééminence de la forme IV semble incontestable, force est de constater que d'autres formes peuvent jouer le rôle de forme de base, soit de manière sérielle, soit de manière ponctuelle.

Comme exemple de surdérivation sémantique sérielle, on peut donner les VIII *ifta'ala* présentés par les grammairiens arabes comme synonymes de VI *tafā'ala*. Considérons le verbe *iltaqā*. Morphologiquement, c'est un dérivé en [t] de I *laqiya* («rencontrer»). Le fait que ce dernier soit un prédicat à deux places d'arguments, marquant une action implicitement réciproque (si A rencontre B, il suit que B rencontre A) ne suffit pourtant pas à expliquer que VIII *iltaqā* puisse avoir le même sens que VI *talāqā*. Il s'y ajoute une double contrainte syntaxique: il faut que le verbe s'emploie de manière intransitive d'une part, avec un sujet au moins duel (ou une dualité de sujets) d'autre part, comme dans le célèbre concept de la grammaire arabe appelé *iltiqā' al-sākinayn* («rencontre de deux [consonnes] quiescentes»), où *iltiqā'* s'interprète bien comme *talāqī*, c'est-à-dire le fait que deux *sākin* se rencontrent l'un l'autre. Mais que cette double contrainte syntaxique disparaisse et le même verbe ne s'interprète plus comme réciproque explicite. On emploie ainsi dans la langue moderne *iltaqā bihi* («se rencontrer avec quelqu'un»), avec un sujet singulier et un syntagme prépositionnel, où le verbe n'est plus qu'un simple réfléchi direct de *laqiya*, ou encore *iltaqāhu* («(se) rencontrer quelqu'un»), où il devient un réfléchi indirect de *laqiya* sur le plan syntaxique et de sens moyen sur le plan sémantique. Ici, la surdérivation sémantique est l'effet non d'une lacune paradigmatique, mais est *forcée* par la syntaxe. C'est la syntaxe qui force de même la surdérivation sémantique de X par rapport à IV (Larcher 1994): X *istaḥbara*, construit avec *min*, peut passer pour un simple réfléchi-moyen de IV *'aḥbara* de sens «s'informer auprès de quelqu'un», e.g. *lam yara fīhi 'aḥadan yastaḥbiru minhu 'an tilka al-birka*, *Mille et une nuits*, I, 41) «il ne vit personne auprès de qui s'informer sur cette citerne»; mais il doit s'interpréter, quand il est transitif, comme un réfléchi-factitif de IV de sens «se faire informer par quelqu'un de quelque chose», e.g. *sallimī 'alayhi wa-staḥbirīhi 'an ḥālat 'Alī b. Bakār*, *Mille et une nuits*, I, 221) «salue-le et interroge-le sur 'Alī b. Bakār» (litt. fais-toi informer par lui: l'objet direct de X est le sujet agentif de IV).

Un lecteur critique serait tenté de dire que si c'est la syntaxe qui force ici l'interprétation de VIII en VI, il n'est peut-être pas besoin de recourir au

concept de surdérivation sémantique. Il suffit d'y voir la manifestation d'un phénomène banal: la réinterprétation, syntaxiquement conditionnée, d'un réfléchi en réciproque, cf. en français *Pierre se regarde* (réfléchi, i.e. Pierre regarde lui-même) vs *Pierre et Marie se regardent* (réciproque, i.e. Pierre regarde Marie et Marie Pierre). Un autre exemple montrera cependant que les choses sont sans doute plus compliquées. Considérons le verbe *iq̄tatala*, qui morphologiquement est un dérivé en [t] de *qatala* «tuer» (qui à la différence de *laqiya* ne désigne pas une action implicitement réciproque). Il en existe quatre occurrences dans le Coran: deux en 2, 253, interprétées par Blachère (1980) et Masson (1980) comme «s'entretuer», une en 49, 9 interprétée comme «se combattre» et une en 28, 15 interprétée comme «se battre». On pourrait donc croire que *iq̄tatala* fonctionne tantôt comme le réciproque explicite de I *qatala-hu* «tuer quelqu'un» et tantôt comme celui de III *q̄atalahu* «combattre quelqu'un». C'est là une illusion qui tient à l'idée que l'on se fait de la relation unissant I à III. Pour beaucoup de grammairiens arabisants, dont Blachère et Gaudefroy-Demombynes (1952: 54), *q̄atalahu* est un exemple typique de la valeur conative, signifiant «chercher à tuer quelqu'un». Pour les grammairiens arabes, dont Zamahšarī (*Mufaššal*, p. 281), c'est un exemple typique de valeur «participative», signifiant «s'entretuer avec quelqu'un». Le sens de «combattre» peut s'expliquer par une métonymie de la cause pour l'effet, le verbe signifiant «combattre à mort». La différence d'interprétation tient au fait que dans les deux occurrences de 2, 253, *iq̄tatala* est à l'accompli (le combat à mort a eu lieu) et dans les deux autres à l'inaccompli (le combat à mort est en cours). La flexion verbale même, en sus de la syntaxe, joue donc ici un rôle dans la surdérivation sémantique. Mais la syntaxe, comme dans le cas de *iltaqā*, conserve le rôle déterminant. On emploie *uqtutila* au passif pour dire de quelqu'un qu'il est mort d'amour ou de folie. On peut donc postuler un VIII transitif *iq̄tatala-hu*, réfléchi indirect et de sens moyen de I *qatala-hu*, en théorie, sinon en pratique, *Lisān al-'Arab* (art. QTL, III, 19) indiquant qu'on ne dit pas **iq̄tatalathu al-nisā'u* («les femmes (se) l'ont tué»).

Comme exemple de surdérivation sémantique ponctuelle, on peut donner le verbe II *fağğara* dans le sens de «faire exploser». Il me semble que le sens moderne d'«exploser» a commencé par VII *infağğara* («s'ouvrir»), corrélât résultatif de I *fağğara* («ouvrir»), le sens technique moderne s'expliquant par une métaphore fondée sur une analogie. *Fağğara* s'explique comme un calque de l'anglais *to explode something*, l'anglais pouvant non seulement employer ce verbe de manière intransitive, comme le français, mais aussi de manière transitive, ce que ne peut faire le français. Si le sens d'«exploser» avait commencé par II, on ne comprendrait pas l'existence de VII: c'est V *tafağğara* qui aurait joué le rôle de réfléchi-passif de II, comme il le joue aujourd'hui.

5. Conclusion: deux conceptions de la dérivation lexicale

Le phénomène que nous pointons illustre en fait deux conceptions, non pas de la morphologie ou de la sémantique lexicales, considérées séparément, mais de la morphologie et de la sémantique lexicales, considérées ensemble.

La première, «verticale», est celle de la grammaire arabisante, non pas dans sa totalité historique ou thématique, mais dans sa partie didactique à une certaine époque. L'apprentissage des formes verbales sous forme d'une liste (numérotée de I à X pour les formes usuelles) ne facilite pas pour l'apprenant la prise de conscience de l'existence de relations entre les différentes formes. Pour le dire d'une formule, une telle présentation ne les représente pas. Corollaire de cette présentation verticale, ce que Massignon (1954) appelle «l'étymologisme radical», c'est-à-dire l'idée que toutes les formes, y compris la I, sont dérivées d'une racine, comprise comme le support d'une signification infra-lexicale, une idée fixe.

L'autre conception est «horizontale». C'est celle des grammairiens arabes et, à leur suite, des grammairiens arabisants, dans la partie spéculative de leurs grammaires. Les uns, comme les autres, ont aperçu les principales corrélations formelles, syntaxiques et sémantiques entre formes. Pour s'en tenir aux formes usuelles d'une part (I–X) et aux formations déverbatives d'autre part (ce qui exclut IX, qui en l'état actuel du système est exclusivement dénominative et se trouve ainsi hors système), les relations entre I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII et X s'organisent en un système doublement articulé: de I est dérivée une première série de formes: II, par gémination de la seconde radicale, III par allongement de la voyelle de la 1^{re} radicale et IV par préfixation de [ʔ]; de la forme de base et de cette première série est dérivée une seconde série de formes dérivées par affixation de [t]: de I, VIII ([t] est infixé), de II et III, V et VI ([t] est préfixé) et de IV, X (qui conserve l'ancien préfixe factitif [s] et où [t] est infixé). On voit que VII est à part: tout en étant dérivé de I par préfixation de [n], ce qui devrait en faire un élément de la première série, ne lui correspond pas, à la différence de tous les autres éléments, une forme dérivée en [t]: il est donc neutre par rapport à l'opposition - t/ + t.

Cette organisation en système ne constitue pas seulement un progrès par rapport à la liste I-X des formes. Encore permet-elle d'autres progrès. Elle permet d'apercevoir que par rapport aux schémas dérivationnels «idéaux» que sont I-VIII, I-II-V, I-III-VI, I-IV-X, I-VII, deux grands types d'accidents peuvent se produire: dérivation régressive ou surdérivation sémantique, cette dernière intervenant en cas de lacune paradigmatique ou forcée par la syntaxe.

Bibliographie

1. Sources primaires

- Ibn Ḥaldūn, *Muqaddima* = Walī l-dīn ‘Abd al-Raḥmān b. Muḥammad Ibn Ḥaldūn. *al-Muqaddima*, t. I du *Kitāb al-‘ibar*. Beyrouth: Maktabat al-madrasa et Dār al-kitāb al-lubnānī, 1967.
- Ibn Mālik = ‘Abū ‘Abd Allāh Ġamāl al-dīn Muḥammad Ibn Mālik. *Šarḥ al-Tashīl*. Ed. par ‘Abd al-Raḥmān al-Sayyid et Ḥammad Badawī al-Maḥtūn, 4 parties en 2 vols. Le Caire: Ḥiġr li-ṭibā‘a wa-l-našr wa-l-tawzī‘ wa-l-‘i‘lān, 1410/1990.
- Ibn Manzūr, *Lisān al-‘Arab* = Muḥammad b. Mukarram b. ‘Alī b. ‘Aḥmad al-‘Anšārī al-‘Ifrīqī al-Miṣrī Ġamāl al-dīn ‘Abū l-Faḍl Ibn Manzūr. *Lisān al-‘Arab al-muḥīṭ*. Ed. par Yūsuf Ḥayyāt, 4 vols. Beyrouth: Dār Lisān al-‘Arab. S.d.
- Ibn al-Sarrāġ, *Mūġaz* = ‘Abū Bakr Muḥammad b. Sahl Ibn al-Sarrāġ, *al-Mūġāz fī al-naḥw*. Ed. Moustafa Chouémi et Bensalem Damerdjī. Beyrouth: Badran. 1965.
- Ibn al-Sarrāġ, *‘Uṣūl* = ‘Abū Bakr Muḥammad b. Sahl Ibn al-Sarrāġ. *al-‘Uṣūl fī al-naḥw*. Ed. par ‘Abd al-Ḥusayn al-Fatī, 2^e éd., 3 vols. Beyrouth: Mu‘assasat al-Risāla, 1405/1985.
- Ibn ‘Uṣfūr, *Mumtī* = ‘Abū l-Ḥasan ‘Alī b. Mu‘min Ibn ‘Uṣfūr. *al-Mumtī fī al-taṣrīf*. Ed. Faḥr al-dīn Qabāwa, 2 vols. Beyrouth: Dār al-‘afāq al-ġadīda. 1390/1970.
- Ibn Ya‘īs, *Šarḥ al-Mufaṣṣal* = Muwaffaq al-dīn Ya‘īs b. ‘Alī Ibn Ya‘īs. *Šarḥ al-Mufaṣṣal*. 10 vols. Le Caire: ‘Idārat al-ṭibā‘a al-muniriyya. S.d.
- Ibn Ya‘īs, *Šarḥ al-Mulūkī* = Muwaffaq al-dīn Ya‘īs b. ‘Alī Ibn Ya‘īs, *Šarḥ al-Mulūkī fī al-taṣrīf*. Ed. Faḥr al-dīn Qabāwa. Alep: al-Maktaba al-‘arabiyya. 1393/1973.
- Mille et une Nuits* = *Alf layla wa-layla*. 3 vols. Dār al-hilāl. 1958.
- Mubarrad, *Muqtaḍab* = ‘Abū l-‘Abbās Muḥammad b. Yazīd al-Mubarrad, *al-Muqtaḍab*. Ed. Muḥammad ‘Abd al-Khālīq ‘Uḍayma. 4 vols. Beyrouth: ‘Ālam al-kutub, s.d.
- Raḍī l-dīn al-‘Astarābādī, *Šarḥ al-Šāfiya* = Muḥammad b. al-Ḥasan Raḍī l-dīn al-‘Astarābādī. *Šarḥ Šāfiyat ibn al-Ḥāġib*. Ed. Muḥammad Nūr al-Ḥasan, Muḥammad al-Zafzāf et Muḥammad Muḥyī l-dīn ‘Abd al-Ḥamīd, 4 vols. Le Caire. 1358/1939. [Réimp. Beyrouth: Dār al-kutub al-‘ilmiyya, 1395/1975].
- Stbawayhi, *Kitāb* = ‘Abū Bišr ‘Amr b. ‘Uṭmān b. Qanbar Stbawayhi, *al-Kitāb*. Ed. par ‘Abd al-Salām Muḥammad Hārūn, 5 vols. Le Caire, 1966–1977. [Réimp., Beyrouth: ‘Ālam al-kutub, s.d.].
- Zamaḥšarī, *Mufaṣṣal* = ‘Abū l-Qāsim Maḥmūd b. ‘Umar al-Zamaḥšarī, *al-Mufaṣṣal fī ‘ilm al-‘arabiyya*. Beyrouth: Dār al-Ġīl, s.d.

2. Sources secondaires

- Blachère, Régis et Gaudefroy-Demombynes, Maurice. 1952. *Grammaire de l’arabe classique (Morphologie et syntaxe)*, troisième édition revue et remaniée. Paris: G.P. Maisonneuve et Larose.
- Blau, Joshua. 1966–67. *A Grammar of Christian Arabic*, 3 vols. Louvain: Secrétariat du CorpusS[criptorum]C[Christianorum]O[rientalium].
- Brockelmann, Carl. 1985. *Arabische Grammatik. Paradigmen, Übungsstücke, Glossar*, 22. Auflage. Max Hueber Verlag.
- Caspari, Carl Paulus. 1880. *Grammaire arabe de C. P. Caspari*. Traduite de la quatrième éd. allemande et en partie remaniée par E. Uricoechea. Bruxelles-Paris: chez le traducteur.
- Corriente, Francisco. 1988. *Gramática árabe*. Barcelone: Herder.
- Fischer, Wolfdietrich. 1987[1972]. *Grammatik des klassischen Arabisch*, 2., durchgesehene Auflage [erste Auflage, 1972]. Wiesbaden: Harrassowitz.

- Fleisch, Henri. 1961 et 1979. *Traité de Philologie arabe*, vol. I *Préliminaires, Phonétique, Morphologie nominale* et vol. II *Pronoms, morphologie verbale, particules*. Beyrouth: Imprimerie catholique.
- Howell, Mortimer Sloper. 1880–1911. *A Grammar of Classical Arabic Language*, four volumes in seven parts, Allahabad [réimpression: Gian Publishing House, Dehli, 1986] [I-1, 1883; I-2, 1886; I-3, I-4, 1900; II et III, 1880; IV-1 et IV-2, 1911]
- Joüon, Paul. 1935. «Remarques sur les 3^e et 7^e formes verbales *fā'ala* et *infa'ala* de l'arabe», *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Tome XIX, Fasc. 4, p. 99–116. Beyrouth: Imprimerie catholique.
- Kassab, Jean (1970). *Manuel du parler arabe moderne au Moyen-Orient*, tome premier, Publications du Centre Universitaire des Langues Orientales vivantes, 6^e série, tome VIII. Paris: Imprimerie Nationale et Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- Kazimirski, A. de Biberstein. 1846–1847. *Dictionnaire Arabe-Français*, 2 vols. Paris: Théophile Barrois.
- Larcher, Pierre. 1994. «Un phénomène de “surdérivation” en arabe classique. À propos de la X^e forme verbale *istaf'ala*», *Annales islamologiques*, t. XXVIII, p. 215–230. Le Caire: Institut Français d'Archéologie Orientale.
- Larcher, Pierre. 2012. *Le Système verbal de l'arabe classique*, 2^e édition revue et augmentée, Collection Manuels, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence.
- Le Coran (al-Qor'ân)*, traduit de l'arabe par Régis Blachère. Paris: G.-P. Maisonneuve et Larose, 1980.
- Le Coran*, Préface par J. Grosjean, Introduction, traduction et notes par D. Masson, 2 vols, collection Folio. Paris: Gallimard, 1980.
- Massignou, Louis. 1954. «Réflexions sur la structure primitive de l'analyse grammaticale en arabe», *Arabica*, tome I, fascicule 1, p. 3–16.
- Nöldeke, Theodor. 1897. *Zur Grammatik des klassischen Arabisch, Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Classe*, Band 45. Wien: Carl Gerold's Sohn.
- Reig, Daniel. 1981. *'ata'allamu al-'arabiyya. Manuel d'arabe moderne/Lehrbuch für Neu-Arabisch/ Handbook for Modern Arabic*, 2^e édition revue et augmentée. Paris: Maisonneuve et Larose.
- Silvestre de Sacy, Antoine Isaac. 1831. *Grammaire arabe*. 2^e éd. Paris: Imprimerie Royale.
- Socin, A. 1929. *Arabische Grammatik. Paradigmen, Literatur, Übungsstücke und Glossar*. Zehnte durchgesehene und verbesserte Auflage von Carl Brockelmann. Berlin: Verlag von Reuther & Reichard.
- Vernier, Donat. 1891–1892. *Grammaire arabe composée d'après les sources primitives*, 2 vols. Beyrouth: Imprimerie catholique.
- Wright, William. 1896–1898[1859–1862]. *A Grammar of the Arabic Language*. Translated from the German of Caspari and edited with numerous additions and corrections, 3e éd., 2 vols. Cambridge: Cambridge University Press.